

BÉATRIX BECK

BARNY

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

BARNY.

UNE MORT IRRÉGULIÈRE.

LÉON MORIN, PRÊTRE.

CONTES À L'ENFANT NÉ COIFFÉ.

DES ACCOMMODEMENTS AVEC LE CIEL.

LE MUET.

COU COUPÉ COURT TOUJOURS.

Dans la collection Folio cadet

LA GRENOUILLE D'ENCRIER. *Illustrations de Jean Clavierie*
(n° 5).

BARNY

BÉATRICE BECK

BARNY

roman

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1948.*

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Quand j'étais petite, ma mère avait peur que dans notre taudis, je ne meure de la tuberculose comme mon père. Elle me sortait du matin au soir par des froids si rigoureux que les gens s'indignaient et qu'une femme lui cria une fois :

— Vous voulez la congeler, votre fille?

Mais ma mère tenait bon, elle emportait même les légumes pour les éplucher sur un banc, tandis que je m'agitais autour d'elle. Nous allions ramasser du bois dans le parc public. Un simple d'esprit, qui s'était épris de ma mère, croyait nous aider en nous apportant quelques brindilles. Quand nous rentrions nous coucher, ma mère mettait les chaises sur notre lit pour que nous ayons moins froid, et j'enfouissais ma tête sous les couvertures. Parfois, une jeune fille nous accompagnait dans nos promenades. Tout en marchant, ma mère lui donnait des leçons de diction.

Grâce au certificat du docteur attestant que j'étais prédisposée à la tuberculose, le tribunal avait condamné grand'mère à verser une pension à maman. Grand'mère nous faisait souvent parvenir la somme avec quelques jours de retard. Maman vendit une de mes robes au fripier pour avoir de quoi prendre le train jusque chez sa mère, et lui réclamer l'argent de notre mois. Je me demandais pourquoi ma mère n'allait pas chercher de l'argent dans les banques

puisqu'on disait que là, il y en avait. Une de ces belles maisons m'attirait particulièrement par son nom prometteur : le Crédit Millionais. Il s'agissait en réalité du Crédit Lyonnais, mais j'avais, comme il m'arrivait souvent, compris de travers.

Je possédais un flacon vide, une image représentant un biscuit que j'aplatissais pendant des heures au rouleau, un ballon en étoffe, et un bonhomme Noël de plâtre rouge. Je révérais mon homme de plâtre, il m'était aussi indispensable que ma mère. Un jour, je trouvai sa place vide. Ma mère m'expliqua :

— Je l'ai donné à la petite fille du boulanger.

Devant mes cris de détresse, elle me dit avec mépris :

— Je ne savais pas que tu tenais tant à tes choses.

— C'est lui que j'aimais le plus.

— Justement, c'est pour cela qu'il fallait le donner.

Je détestais voir ma mère en grand deuil, avec son long voile de crêpe. Je lui cueillais des fleurs que j'essayais de fixer de force dans ses vêtements, pour cacher le noir. Mais elle me repoussait et jetait les fleurs loin d'elle.

Je lui disais :

— Sois pas triste, tu as moi.

Elle répondait :

— Cela ne suffit pas.

Quand nous rentrions, je m'asseyais devant la porte, et j'attendais que vînt quelqu'un. Mais personne ne semblait savoir que nous existions. Ma mère me racontait souvent l'histoire d'une petite fille qui habitait dans la forêt. Soudain, elle entendait trois coups frappés à la porte de sa cabane. A l'instant même, j'entendais les trois bouleversants « toc, toc, toc » frappés à notre propre porte. Je sautais des genoux de ma mère, je bondissais ouvrir au merveilleux visiteur. Mais

je ne trouvais que le morne abîme de l'escalier. J'avais beau me précipiter, l'ami inconnu était toujours reparti avant que j'aie eu le temps de lui ouvrir.

Nous quittâmes la ville. Assise sur le seuil de notre nouveau logis, je demandai à ma mère :

— Comment est-ce que tu as fait pour savoir que je n'étais pas un garçon ?

— Je le sais.

— Mais est-ce que tu en est tout à fait, tout à fait sûre ?

Je demandai :

— Qu'est-ce qu'un legs ?

Ma mère me répondit :

— Si je mourais, tu aurais mon alliance. Ce serait un legs.

Le désir s'empara de moi que ma mère meure pour pouvoir hériter de son alliance. Je convoitais aussi sa boîte à ouvrages, à cause de ses cases, où tout pouvait être parfaitement rangé par catégories. Ce que nous possédions, jusqu'à notre seau, un peu écaillé, me paraissait remarquablement beau.

Le soir dans mon lit, je me racontais des histoires. Il me semblait voir dans ma tête le travail de ma pensée : mon crâne était garni d'une superposition de tamis. Les idées étaient des images de carton comme celles de mon alphabet. Elles descendaient de tamis en tamis, s'amenuisant à chaque étage.

Le matin, avant que ma mère vienne me lever, j'enlevais l'épingle de sûreté qui fermait ma chemise de nuit. A l'aide de cette arme, je me livrais à des plaisirs que je croyais avoir inventés, si intimes que j'aurais jugé mal élevé d'en parler même à ma mère.

Notre voisine, M^{me} Bingeon, me donnait des images réclames de talonnettes Wood-Milne. C'était une

ancienne cordonnière. Ses mains, déformées par le travail du cuir, ressemblaient à d'étranges tubercules. Ses yeux entourés de rides étaient d'un bleu pâle et lointain. Elle mettait plusieurs tabliers superposés, chacun destiné à protéger celui d'en dessous. Quand on entendait tonner la grosse Bertha, elle se coiffait d'une casserole en guise de casque. Elle me tendait les bras en disant :

— Trésor, va ! Vous la fagotez, M^{me} Heulls, votre fille, vous l'empotez. Elle est tellement couverte qu'elle ne peut plus se remuer.

Malgré les châles qui m'entravaient, je jouais avec opiniâtreté. Je creusais le sol de ma petite pelle, comptant bien que je finirais par atteindre le feu central.

Un matin, M^{me} Bingeon vint nous trouver, bouleversée :

— Ma pauvre petite dame Heulls, ce que j'ai eu peur cette nuit ! J'ai rêvé qu'on tirait un mort de chez lui, et que le curé venait lui prier dessus dans la neige. J'en suis toute retournée.

Le rêve de M^{me} Bingeon se réalisa le jour même : un nommé Brunvaux, qui habitait une baraque à quelque cent mètres de chez nous, mourut. M^{me} Brunvaux ne voulut laisser entrer personne chez elle, parce qu'il n'y avait pas de place, avec tous ses enfants, et que le logis était trop misérable. On porta Brunvaux dans le champ d'en face, dans la neige. C'est là, devant ce lit mortuaire en plein vent, que le prêtre et son enfant, que j'enviais ardemment, vinrent prononcer leurs drôles de paroles.

Ma mère me baignait chaque jour dans une cuisine si encombrée qu'elle devait me dire :

— Saute en l'air pour que je puisse retourner le paillason.

La pompe que nous partagions avec M^{me} Bingeon ne donna plus une goutte d'eau. La propriétaire accusa ma mère de l'avoir tarie en s'en servant trop souvent. Nous devions, dit-elle, être bien sales, pour avoir besoin de tant nous laver. Il y avait une fontaine non loin de chez nous, mais le garde-champêtre l'avait cadénassée à la suite d'incidents politiques.

— Pour l'amour de Dieu, lui demanda ma mère, laissez-nous prendre un peu d'eau.

— Ne venez pas me parler d'amour de Dieu, éclata le garde-champêtre. Parlez-moi de fraternité humaine, nom de Dieu ! mais ne me parlez pas d'amour de Dieu.

La fontaine resta fermée. Nous allâmes chercher de l'eau à une source dans la forêt, ma mère portant deux brocs, et M^{me} Bingeon poussant un tonneau vert monté sur roues.

Souvent, très tôt le matin, ma mère m'emmenait dans une maison à ciel ouvert, perdue au milieu des champs. C'était le lavoir. Ma mère s'agenouillait dans une caisse au bord de l'eau, et frottait notre linge en se récitant des poèmes. Je m'émerveillais de voir l'eau bleuâtre, en coulant d'un bassin à l'autre, redevenir pure.

J'avais souvent le bonheur de rêver de mon père inconnu. Une nuit, je rêvai qu'il ressuscitait quelquefois pour venir nous voir. Au réveil, ma déception fut cruelle. Ma mère m'était reconnaissante quand j'avais rêvé de mon père. Elle me donna un livre qu'il avait écrit, et un coquillage qu'il avait ramassé au bord de la mer.

Je voyais la couleur des prénoms. Aldeveen, le nom de ma mère, était d'une nuance de grès. Mon nom à moi, Barny, d'un jaune tacheté de marron. La couleur

du nom de mon père, Gaétan, était d'une beauté insurpassable. J'essayais sans y réussir de la décrire à ma mère. La couleur se métamorphosait à mesure que j'en parlais.

Dans la forêt, je vis mon père : il était redevenu un enfant de mon âge, il grimpait aux arbres. Ma mère me dit que je l'avais vu parce que je pensais à lui tout le temps, et que je l'aimais.

Le drapeau du pays de mon père avait une bande noire en signe de deuil pour sa mort. Le berceau dans les armes de notre ville représentait mon berceau. Ma mère me dit que dans les musées, on conservait les vêtements des personnages célèbres. Je contemplai avec émotion mon bonnet de laine, songeant au jour où il prendrait place dans un musée. Je constituais moi-même des petits musées, composés des débris de verre et de faïence que je trouvais dans le gravier. Je rangeais avec soin ces miettes colorées les unes à côté des autres, étonnée que les grandes personnes puissent fouler aux pieds, sans y prêter attention, tant de minuscules merveilles.

Je résolus d'être parfaite toute une journée. Je ne fis qu'aider ma mère. Le seul jeu que je m'accordai fut d'ordre sacré : avec de la craie, sur mon ardoise, je dessinaï mon père, mais très effacé, à peine visible, comme il convenait pour le portrait d'un mort.

Au soir, la déception m'accabla : ma perfection n'avait fait surgir aucun événement sensationnel. J'étais dupe.

Je passais souvent devant une maisonnette qu'un homme construisait à lui seul, brique par brique. La maison était chaque fois un peu plus avancée. Je décidai de me faire maçon plus tard, et de bâtir une maison exactement semblable à celle-là. Je voulais

devenir aussi une épicière comme celle du village, pour avoir un échantillon de tout ce qui existe, et que ma boutique soit un monde.

Je prenais les prunes vertes qui tombaient de notre prunier pour des œufs d'oiseaux. Je les enveloppais de chiffons pour qu'ils éclosent. Jamais je ne me décourageais de couvrir des prunes.

J'informai tout le voisinage que j'allais avoir un frère. De l'annoncer, l'obligerait à naître.

Ma mère m'emmenait dans un petit chemin entre deux murs cueillir de la pariétaire pour ajouter à l'eau de vaisselle. Le chemin finissait par une porte, à travers laquelle j'entendais un bruit de flots. Derrière la porte devait habiter quelqu'un d'extraordinaire, qui finirait par m'ouvrir, car je ne me lassais pas de frapper.

Je renversai sur moi une marmite d'eau bouillante. Je hurlai de douleur. Ma mère me prit sur ses genoux, ouvrit un tout petit livre relié de peau couleur de thé, et m'y lut l'histoire de deux sœurs siamoises servies par une étoile filante apprivoisée. Du milieu de ma souffrance, naquit le ravissement. Plus tard, je demandai à ma mère de me relire l'histoire. Elle me dit qu'il n'y en avait pas, qu'elle avait essayé de me faire une lecture au hasard pour calmer mes cris, mais que les caractères dansant devant ses yeux, elle avait dû inventer, elle ne se rappelait plus quoi. Je venais souvent toucher le petit livre couleur de thé, espérant obscurément que même à moi qui ne savais pas mes lettres, il communiquerait des histoires.

A genoux dans le jardin, ma mère faisait tracer de la verveine avec les épingles qu'elle avait retirées de son chignon, et ses cheveux cendrés s'étaient déroulés jusqu'à ses épaules. Debout à côté d'elle, je l'obser-

vais. De l'autre côté du grillage, notre propriétaire bêchait. Soudain, ma mère se tourna vers moi, me saisit dans ses bras, me coucha contre elle, me décullotta malgré mes cris, et se mit à me battre à coups redoublés. Puis elle me reposa sur mes pieds. Accoudé sur sa bêche, le propriétaire riait. Sanglotant, je demandai à ma mère pourquoi elle avait fait cela.

— Tu le sais bien, me répondit-elle.

Je protestai en pleurant que je ne le savais pas, que je n'avais rien fait de mal.

— Eh bien, c'est parce que tu boudais.

— Je ne boudais pas du tout, je te promets, lui dis-je, étouffée par les larmes.

— Ah, je croyais, répondit-elle d'un ton léger. Et elle continua à recourber ses verveines.

J'aspirais au moment où les graines que nous avions ensevelies dans une caisse, réapparaîtraient, changées en fleurs. Un matin, je les vis sorties de terre, vivantes merveilleuses. Mais je trouvais effrayant que nos graines de capucines aient donné des roses. Malgré mon inquiétude, je voulus les toucher : elles me tombèrent dans les mains, elles n'avaient pas de racines. Ma mère avait couru les acheter en ville, pour calmer mon impatience.

Je voulus pénétrer de force à la maison, malgré ma mère. Elle me jeta dehors, rentra en fermant la porte à clé derrière elle, et ne donna plus signe de vie. Je hurlai :

— Ma mère est devenue une statue ! Au secours ! Ma mère est devenue une statue !

J'avais vaguement l'espoir d'ameuter les voisins, et qu'ils obligeraient ma mère à se montrer. A force de crier, l'épouvante me saisit : ma mère était vraiment devenue une statue. En proie à une terreur sans nom,

je continuai sans plus cesser mes appels au secours.

Mon amie Madeleine et moi, nous jouions à être mortes, étendues immobiles et silencieuses sous la table du jardin. C'était à chacune son tour d'être morte. La vivante observait l'autre avec attention et respect.

Madeleine était âgée de sept ans, et savait beaucoup. Elle lançait un caillou, que j'entendais tomber au loin, et immédiatement après elle me le montrait, revenu dans le creux de sa main. Elle s'asseyait par terre sur une bête noire, en qui je ne reconnaissais pas sa galoche. Elle apporta ses moutons de plâtre et sa petite vache de bois, et installa une crèche dans notre boîte aux lettres, en disant :

— Quand on pourra, on mettra aussi les personnes.

Madeleine avait une petite sœur, tuée par un gamin d'une pierre lancée à la tempe. J'enviais Madeleine. Il vaut tout de même mieux avoir une sœur, même morte, que d'être enfant unique.

J'aimais tellement Madeleine que je me répétais interminablement, comme on réciterait un chapelet :

— Elle viendra en tout cas, en tout cas, en tout cas.

Madeleine disait à ma mère :

— Ce que vous êtes belle, M^{me} Heulls!

— Oh non, répondait ma mère, je ne suis pas belle, j'ai de tout petits yeux et une grande bouche.

— Justement! s'extasiait Madeleine. J'aime tant ça, quand on a de tout petits yeux et une grande bouche comme vous.

Elle nous chantait l'histoire d'un rossignol dans le jardin de son père, qui s'était cassé l'aile et la patte, à la volette, à la volette, et ne voulait pas l'épouser.

Madeleine et moi déposions en cachette des lettres devant les maisons. Dans le cimetière, je voulus écrire

aussi aux morts. Madeleine me dit que si je faisais cela, elle ne jouerait plus jamais avec moi. Je ne comprenais pas pourquoi elle voulait m'empêcher d'être aimable avec les morts. Je faisais une révérence devant chaque tombe. Madeleine me dit :

— Que tu es bête ! C'est pas comme ça qu'il faut faire. Il faut faire une gémuflexion : regarde-moi.

Je recommençai toutes mes tombes, en faisant devant chacune une gémuflexion que je m'efforçais de rendre impeccable.

— Que tu es bête ! s'écria de nouveau Madeleine. On ne fait pas une gémuflexion devant chaque tombe. On en fait une de temps en temps.

— Tous les combien ? demandai-je.

— Tu n'as qu'à faire tout ce que je fais, répondit Madeleine. Et nous parcourûmes le cimetière en un petit trot zig-zaguant, elle ployant le genou devant les tombes qui lui plaisaient, et moi l'imitant.

Madeleine me parlait de l'école et du catéchisme, où j'étais impatiente d'aller. Dans la forêt, elle m'apprit à faire des couronnes d'épines, que nous posions sur nos têtes pour ressembler à Jésus, celui qui pouvait tout, à qui appartenait cette grande forêt, et qui nous voyait sans être vu.

Quand nous approchions de la croix Saint-Michel, où l'on avait cloué Jésus, je courais pour y arriver plus vite. C'était un calvaire parmi les arbres. J'escaladais le socle, et je m'agrippais à la croix.

A la saison, l'endroit abondait en châtaignes. Nous partions au petit matin, ma mère et moi, emportant un grand sac de charbonnier. Je pourfendais les châtaignes de mon bâton pointu, je les pressais sous ma semelle, et elles sortaient de leurs coques hérissées. Je les ramassais avec une ardeur fiévreuse, voulant éco-

nomiser à ma mère le plus d'argent possible. A la maison, je savourais avec délices notre purée de châtaignes, me disant :

— Elle n'a rien coûté. C'est maman et moi qui l'avons gagnée.

Un matin de Noël, pour la première fois, ma mère me conduisit à l'église. Je fus enchantée par cette atmosphère de fête mystérieuse. Madeleine s'approcha de moi, et me dit en me montrant la crèche :

— Tu vois le petit Jésus ?

A cette appellation, ma joie s'effondra. Ce n'était pas un Jésus petit que je voulais, mais ce Christ aussi attirant que mon père. Je questionnai ma mère sur Jésus. Elle me répondit en chantant :

*Il est descendu sur sa mère
Comme la rosée sur la terre.*

J'étais pénétrée de respect en passant devant les cabinets, depuis que ma mère y avait mis une bouteille d'esprit de sel, que je confondais avec le Saint-Esprit.

On raconta devant moi que Madeleine était morte. Je fus stupéfaite qu'il lui soit arrivé une telle aventure. Quand, quelques jours plus tard, je la vis à son balcon, je me dis qu'elle était ressuscitée.

Par la fenêtre, ma mère aperçut oncle Edgard qui s'avavançait sur notre sentier défoncé dans son uniforme de général de brigade. Maman était en train de peler des pommes de terre. En une seconde, elle lança toutes les pommes de terre à la volée dans l'escalier de la cave, arracha son tablier et le mien qui suivirent les pommes de terre avec la rapidité de l'éclair. Ses doigts voltigèrent par toute la pièce, pour l'embel-

lir. Et quand son frère parut, maman le reçut avec grâce.

Tante Maud, la femme d'oncle Edgard, donna à maman une pleine malle de vêtements dont elle ne voulait plus. D'une blouse de tante Maud, maman me fit faire une robe. Je parcourus la campagne boueuse vêtue de brocart vert fileté d'or.

Maman avait peur que grand'mère ne me fît enlever. Déjà, quand elle était petite chez grand'mère, elle avait vécu dans la crainte que son père ne la kidnappât. Elle me recommandait :

— Si tu vois une auto qui s'arrête et si on veut t'emmener, appelle au secours de toutes tes forces.

Mais je savais que jamais grand'mère ne réussirait à m'enlever. Maman m'avait dit, quand je jouais avec mes perles :

— Surtout, fais attention de ne pas en avaler. Si tu en avalais une, tu mourrais.

Je pris la précaution de garder toujours une perle dans ma poche ou dans ma chaussette. « Si grand'mère essaye de me saisir, me disais-je, j'avalerais la perle, je mourrai, et personne ne pourra plus rien contre moi, je n'existerai plus ». Je vérifiais de temps en temps que la perle fût toujours sur moi.

Par moments, nous n'étions plus brouillées avec grand'mère, et j'allais vivre chez elle. Maman m'avait prévenue que grand'mère racontait aux enfants des histoires effrayantes qui les empêchaient de s'endormir ! Il ne fallait surtout pas que j'écoute les histoires de grand'mère.

A ma surprise, tout se passa comme maman l'avait prévu : le soir, dans mon lit, grand'mère vint me conter l'histoire d'une petite fille buvant à une fiole de poison apportée par un pigeon voyageur. C'était captivant,

BÉATRIX BECK

Barny

Ce roman est, sous la forme d'une autobiographie, l'histoire d'une petite fille qui s'éveille à la vie, et à qui celle-ci livre tout de suite tout ce qu'elle comporte de rude, de douloureux, de tragique, en même temps que de merveilleux. Sa mère, qui est veuve, devient peu à peu folle. Cette folie, que l'enfant voit naître et grandir, et qui tantôt l'épouvante, tantôt lui paraît naturelle, peuple son adolescence d'un cruel cortège d'images étranges. Ainsi Barny grandit, sans cesse transplantée d'un pays à un autre, d'un milieu très aisé à une misère presque sordide ; elle devient jeune fille, lit, apprend et découvre finalement l'amour, en même temps que naît sa conscience.

« Dieu ne m'a donné que moi, je suis mon seul cobaye », a écrit Béatrix Beck. Les aventures de Barny, double de l'auteur, ont fourni la matière de trois autres romans : *Une mort irrégulière* (1950), *Léon Morin prêtre*, prix Goncourt 1952, *Des accommodements avec le ciel* (1954). *Léon Morin prêtre* a fait l'objet d'un film célèbre de Jean-Pierre Melville.



9 782070 205264



48-III A 20526

ISBN 2-07-020526-6

Extrait de la publication